

## Le premier colloque du CASSF ou comment une journaliste découvre les coulisses d'une profession

Nous sommes le 5 mai, journée internationale des sages femmes. A cette occasion, se tient le premier colloque du CASSF, à l'Hôtel de Ville de Paris.

Invitée à assister à ce rassemblement, je décide de m'y rendre. Cela peut être l'occasion de faire le point sur les difficiles conditions de travail des sages femmes, leurs bas salaires, la médicalisation abusive des accouchements...

Ma visite devait être de courte durée : « La conférence de presse aura lieu à 10h30, juste après la présentation de la journée et les interventions de Marie Josée Keller et Fatima Lalem », nous annonce Chantal Birman, la présidente du Collectif. Bon parfait, dans 2 heures je suis sortie. Il était 17h, quand j'ai mis le nez dehors !

Que s'est-il donc passé ?

D'abord, je réalise que cette réunion est une vraie prouesse : toutes les catégories de sages femmes sont là, venues de la France entière : les SF libérales, les SF territoriales, les SF hospitalières, les SF à domicile, les enseignantes sages femmes, les élèves... La salle est remplie.

Je suis à la fois impressionnée par la diversité des participants (trois ou quatre hommes sur une bonne centaine de femmes mais je me dois de respecter les règles grammaticales et d'écrire au masculin pluriel !) et par la cohésion qui semble émaner de ce rassemblement.

Dès le début je les vois se saluer chaleureusement, s'embrasser, s'exclamer de joie au plaisir de se voir « Ah ! Tiens tu es là toi ! ».

Je me demande quelle est la profession qui peut réunir l'ensemble des spécialités qui la constitue dans une telle bonne humeur...

Serait-ce parce qu'il s'agit d'une profession de femmes, qui intervient dans ce moment d'investissement sur l'avenir qu'est la grossesse et donc porteur de confiance et de générosité ?

Ensuite, le ton est donné d'entrée sur la qualité des intervenants et de leurs interventions ce qui, vous en conviendrez, n'est pas forcément lié.

Marie-Josée Keller, Présidente du Conseil de l'Ordre prend la parole. Elle évoque la place des sages femmes à travers l'histoire depuis l'antiquité jusqu'à nos jours. Son intervention est limpide, pertinente et célèbre l'importance du rôle des sages femmes. Puis, Fatima Lalem, élue à la mairie de Paris, représentante de l'égalité hommes femmes, nous parle de la manière dont elle soutient cette profession et l'ensemble des acteurs défendant la dignité des femmes. Chantal Birman rappelle à cette occasion que Fatima Lalem, anciennement membre du planning familial, a largement contribué à l'amélioration de la condition féminine. En écho, Fatima Lalem évoque les luttes menées avec Chantal Birman, membre de l'ANCIC (Association Nationale des Centres d'Interruption de grossesse et de Contraception) et entre autres l'enquête qu'elles ont réalisée conjointement à la DRASS (Direction Régionale des Affaires Sanitaires et Sociales).

C'est à ce moment-là que la traditionnelle conférence de presse commence. Les journalistes sont invités à sortir de la salle pour tenter de tout comprendre sur les enjeux actuels de la profession de sage femmes. Nous voilà donc rassemblés dans une des salles de l'Hôtel de Ville. Les intervenants donnent tout de suite le ton : il faut obtenir la création d'un cursus universitaire normal qui permettrait enfin aux sages femmes de valider un Master 2, d'avoir des équivalences et un accès à la recherche. Revendication qui semble élémentaire... Évocation aussi des mauvaises conditions de travail : « Nous sommes 22 000 pour plus de 820 000 naissances par an, ça vous donne une idée de notre volume de travail » relève Françoise N'Guyen, directrice de l'école de sage femme de Baudelocque. Elle enchaîne : « Mais `c'est un choix. On pourrait très bien décider, comme au Royaume Uni, d'avoir une sage femme par accouchement. C'est une question de volonté politique. »

Chantal Birman prend la parole et précise : « la femme européenne est celle qui travaille le plus, donc celle qui cotise le plus à la SECU et aux différents systèmes d'assurance maladie. C'est au moment où elle a besoin d'être accompagnée dans sa vie de femme qu'elle n'est pas correctement prise en charge. Le personnel soignant n'a pas le temps de s'occuper d'elle individuellement. En France, il faut 1200 naissances pour qu'un établissement hospitalier se dote de 2 sages femmes et plus de 1800 pour qu'elles soient 3. Elles devraient au moins être le double ! Il se trouve qu'en plus, les accouchements ne se planifient pas. Quelques fois, il y aura quinze naissances au cours de la même garde et quelques fois il n'y en aura que deux... ce qui est tout de même très rare... et de plus en plus. Donc quelques fois la sage femme peut accompagner les femmes en travail, quelques fois, elles ne feront rien excepté s'arranger pour que tout le monde soit en bonne santé. Cet aspect est très frustrant pour l'ensemble des sages femmes qui ont pour rôle, entre autre, d'accompagner la parturiente pour qu'elle reste actrice de son accouchement et que la médicalisation ne lui vole pas un moment essentiel de sa vie ».

Chantal terminera sur ces mots : « Une sage femme libérale est payée 19 euros la consultation, quand elle a déduit son investissement en terme de matériel, de loyer etc, il lui reste environ 7 euros pour une heure de travail. »

Pendant ce temps, dans l'amphithéâtre, les sages femmes interviennent sur l'accès aux plateaux techniques et le sujet épineux des maisons de naissances.

En me renseignant, je comprends que les lois existent pour que les sages femmes libérales aient accès aux plateaux techniques mais les médecins s'y opposent souvent ou font preuve d'une réelle mauvaise volonté.

En France, les maisons de naissances en dehors du milieu hospitalier sont interdites. C'est une spécificité : la France est ici en complète opposition avec la définition internationale des maisons de naissance qui sont par essence même un lieu extra hospitalier. Là encore, le lobbying des obstétriciens se détermine clairement autour de la volonté de garder femmes et sages femmes à l'intérieur de leur zone influence.

Nous enchaînons avec une pause café croissants. « C'est pantagruélique ! » dis-je. « Normal, c'est un p'ti dej de sage femme » me répond l'une d'entre elles avec le sourire. L'atmosphère est détendue, joviale.

J'en profite pour noter dans mon petit calepin un premier trait commun qui semble se dégager de cette journée c'est l'humilité de ces femmes.

De retour dans la salle, Nicole MESNIL nous présente le « référentiel métier » et la méthodologie de sa construction. Admirable. Toutes les sages femmes ont été consultées pour établir ce référentiel. 20 réunions pour débattre de ce référentiel et le construire point par point auront été nécessaires au sein du CASSF... En tout, deux ans de travail de fourmi pour créer une référence commune du métier de sage femme, quelque soit la spécialité. Titanesque. C'est l'occasion pour les sages femmes elles-mêmes de se positionner sur un socle commun, solide et visible de tous. C'est aussi un moyen puissant pour toutes les négociations à venir sur le statut de leur métier. J'écoute attentivement les explications de ce référentiel tout en mesurant son importance.

Françoise N'Guyen, revient ensuite sur l'épineuse question de la reconnaissance de la formation des sages femmes et elle place sa conclusion sous la forme d'un appel : « après tout nous pouvons accepter que notre profession soit reléguée à la place d'une profession paramédicale. C'est possible, pourquoi pas ? Et puis nous pouvons aussi nous battre pour que le métier de sage femme soit reconnu comme n'importe quelle autre profession médicale. A nous de choisir ».

A bon entendeur, la journée continue à être dense !

Je prends quelques minutes de recul et je ressens ce rassemblement comme un élan. Ces femmes semblent réunies autour d'un même objectif : la qualité de l'accompagnement des femmes au moment de l'arrivée de leur enfant. Il règne une atmosphère d'union et je me laisse aller à penser que les réunions du planning familial devaient ressembler un peu à ça...

Je retrouve avec beaucoup de joie Jean Ossart, directeur des DO, comprenez des Dossiers de l'Obstétrique. Il croise environ 45 personnes sur 50 mètres avant de pouvoir me parler plus de 3 secondes, mais nous finissons par atterrir dans une petite brasserie derrière l'Hôtel de Ville. Nous déjeunons ensemble et deux sages femmes nous rejoignent. Nous passons un déjeuner très agréable.

Je note sur mon calepin un deuxième trait commun de cette journée : l'humour.

De retour au colloque, tout le monde est particulièrement attentif à la suite... J'entends ici et là « si, si, elle intervient maintenant »... « C'est Françoise là... J'ai pas voulue être en retard... »

Chantal Birman annonce effectivement l'imminente intervention de Françoise Bourdais qui est visiblement en retard... On attend... L'assemblée est étrangement calme... Puis, une femme arrive en costume

de chirurgien. Elle s'empare du micro et commence son intervention... Au bout de quelques lignes et de quelques éclats de rire de la salle je comprends : on attend cette femme, sage femme au Centre hospitalier de Saint-Nazaire à la personnalité plus que singulière pour son sens de l'humour à couper le souffle ! Une plume extraordinaire ! Dès le début et jusqu'aux dernières lignes de son intervention on rit, mais pas seulement. Françoise dépeint le quotidien des sages femmes, puisque tel était son sujet, avec une remarquable véracité, tout en allégories. Du pur bonheur. Le succès est unanime « on veut le texte » s'exclament certaines, « bravo » crient d'autres !  
Merci Françoise !

Les interventions suivantes seront moins joyeuses mais tout aussi importantes. Brigitte Pierron, sage femme territoriale, fait un tour d'horizon de la prise en charge obstétricale dans le cadre de la précarité des femmes. « Certaines femmes n'ont même pas de quoi faire un repas par jour, elles sont souvent en grande difficulté matérielle mais aussi psychologique. L'enquête nationale périnatale de 2003 montre que les femmes ayant des ressources précaires ont plus de risques obstétricaux: moins de surveillance périnatale (moins de 7 consultations pendant la grossesse), davantage d'enfants hypotrophes, D'autres études internationales montrent que ces femmes ont un risque majoré de césarienne, de mortalité périnatale, de mortalité maternelle ». Je suis particulièrement touchée par cette intervention.

Puis, Conchita Gomez, de l'Association des Sages Femmes Tabacologues Françaises, termine sur les conséquences des addictions maternelles et les solutions de prévention.

Il est 17h.

Quelques sages femmes prennent la parole pour conclure ce colloque « La prochaine fois, on aimerait plus de débats »... « Il faudrait deux jours »... « A quand la possibilité aux étudiantes de suivre des accouchements à domicile ? » « Pourquoi n'apprend-t-on pas tout simplement les accouchements physiologiques dans les écoles de sages femmes ? » « Moi je voudrais juste dire qu'il n'y a pas de SFL, de SFH, de SFT...etc... on est toutes des sages femmes, et puis c'est tout »

De cette journée je retiens une extraordinaire capacité à se rassembler, à réfléchir ensemble, à s'inscrire dans la défense de sa profession et à partager un même amour : celui de son métier.

Une question reste ouverte et semble occuper les participantes (pardon, les participants !) : le respect du travail des sages femmes passe-t-il par la constitution de maisons de naissances ?

Chantal Birman conclura d'ailleurs le colloque sur ces mots : « Et puis pour les maisons de naissances... le seul moyen de les créer est peut-être de passer en force comme nous l'avons fait, à une autre époque, pour l'avortement ! ».

Espérons que cette référence au passé des femmes soit suffisamment familière pour donner aux sages femmes et aux usagers l'élan nécessaire à la lutte !

L'année prochaine, je réserve ma journée.

Rachel Sarlat  
Juin 2010